

SOUVENIRS ... SOUVENIRS...

...témoignages d'anciens élèves

Les « Editions du Télégramme » viennent de rééditer avec une superbe iconographie, «Bretagne», l'ouvrage connu d'Yves Le Gallo¹.

A la fin du livre, livrant les « souvenirs d'un universitaire bas-breton », l'auteur retrace son parcours personnel.

Un parcours qui l'a mené dans notre lycée...

Nous remercions vivement les Editions du Télégramme et leur directeur Monsieur Yves Tanguy de nous avoir très gentiment autorisés à reproduire l'extrait qui suit.

JN Cloarec

1938-1939, Yves Le Gallo en Khâgne à Rennes

[...] La Khâgne de Rennes en était, en 1938, à sa neuvième année. Les élèves garçons en étaient tous, sauf un, pensionnaires et, quant aux nouveaux venus, nous étions dans une écrasante majorité - douze sur quinze - de Basse-Bretagne. On ne découvrait dans nos rangs aucun indigène de la ville, ce qui commença de nous donner le sentiment, confirmé par la suite, qu'elle n'avait point d'habitants.

Cette année scolaire 1938-1939, où le monde ancien s'apprêtait à parachever son naufrage, fut ma seule année d'études heureuse. Comme on ne se présentait au concours d'entrée à la rue d'Ulm qu'après redoublement et que l'autorisation de nous inscrire en Faculté nous était refusée, nous pouvions donc lire, découvrir et nous émerveiller à loisir. Nous travaillions aussi, avec grand sérieux : devoirs et compositions nous tenaient en haleine.

Au-dessus du bureau du maître d'étude, je voyais souvent s'incliner la tonsure celtique de Pierre Hélias. A défaut de secouer une crinière, le jeune cheval d'orgueil lançait quelquefois des ruades.

Nous avions trois professeurs principaux : Gestraud en lettres, Dalbiez en philosophie et Fréville en histoire.

Gestraud avait moins d'allant que de solidité. Dalbiez était un antique et long échalas. Cet excellent homme, qui avait consacré une thèse à la psychanalyse, avait, peut-être, été moine et, certainement, officier de marine.

Henri Fréville nous enseignait l'histoire ancienne et l'histoire contemporaine. Il présentait cette particularité assez rare que chez lui le professeur - pourtant vêtu selon la stricte correction universitaire - n'évinçait pas l'homme. Bien au contraire. La distance respectueuse qu'il établissait entre sa cathèdre et nos gradins, son charme dominateur à force d'être enveloppant n'empêchaient pas qu'il fût chaleureux, cordial, plus fraternel que paternel. On enseignait alors l'histoire sur le mode qu'on allait bientôt flétrir de l'épithète d'«événementiel». Fréville avait un faible pour l'histoire politique et religieuse. Penché sur le pupitre, tête de côté, sourire entendu, regard de velours par-dessus les grosses lunettes, la voix chaude descendant progressivement jusqu'à l'émouvant registre de la confidence, il concentrait son art sur le jeu du poignet sorti de la blanche manchette.

¹ Monsieur Yves Le Gallo (1920-2002) a enseigné l'histoire et la géographie au lycée de Brest (en baraques à l'époque) où je l'ai eu comme professeur. J'en garde un très bon souvenir : un enseignant dynamique et maniant l'humour, des heures qui passaient vite...Passé dans l'enseignement supérieur, il a fondé l'Institut d'études celtiques de Brest.(JNC)

La main pivotait avec onction et souplesse : la conclusion de la dissertation historique en trois parties se trouvait rassemblée entre la paume et les doigts, comme dans un calice.

Cet Artésien devenu Rennais sans avoir jamais achevé de se bretonniser, devait être député, sénateur, grand maire de sa ville d'adoption. J'ai souvent pensé qu'il aurait pu mieux conclure sa dissertation personnelle, par exemple comme ambassadeur de la République auprès du Saint-Siège, à défaut d'avoir été archevêque au temps de la Séparation.

Le pardon de saint Gilles de Pontpriant, entre Le Faouët et Guiscriff, se tient le premier dimanche de septembre. Je m'y trouvai cette année-là. La chapelle était pleine ; la foule des fidèles débordait sur le placître. Comme le recteur Coguic avait du torse et de la voix, je l'entendis qui disait : *Krog an tan*, «le feu a pris».

Ce fut pour moi la première annonce publique de l'éclatement de la seconde guerre mondiale. Je rejoignis la Khâgne de Rennes le mois suivant. Mais les hostilités avaient provoqué des replis, ce n'était plus la même.

Celles des lycées Louis Le Grand et Henri IV étaient venues s'agréger à elle, apportant le renfort de sommités professorales, comme les philosophes Le Senne et Nabert. Ainsi se trouvaient rassemblées en un bouillant microcosme juvénile, autour de maîtres prestigieux, les meilleures cervelles littéraires françaises.

Pour ma part, le cœur n'y était plus, j'acceptais mal le byzantinisme anarchisant, et distingué, de mes nouveaux condisciples. Certaine cuistrerie m'était insupportable. Tel professeur, dont j'ai réussi à oublier le nom, disait au milieu d'un cercle d'élèves confits en benoîte approbation : «*On ne peut être intelligent qu'à Paris*». C'est sans doute à cette époque que j'ai commencé de tenir Paris et la Révolution française – c'est-à-dire surtout parisienne – en durable suspicion. En outre, j'approchais la vingtième année et prévoyais un appel sous les drapeaux.

Je quittai donc le lycée pour la Faculté, où je m'inscrivis aux certificats d'Histoire moderne et contemporaine et d'Etudes littéraires générales, par lesquels on commençait, en général, le cursus de la licence d'histoire et géographie.

Le cloître de l'ancien séminaire où s'était établie la Faculté des Lettres n'était pas dépourvu de dignité monumentale. Des parterres de rosiers en agrémentaient la cour. La galerie était spacieuse, silencieuse, propice à ces déambulations lentes, de style antique, qui aboutissent nécessairement - c'était le cas - à une porte de bibliothèque.

La Faculté, elle aussi, avait profité de replis parisiens : c'est ainsi que j'eus le privilège de pouvoir suivre les cours d'Henri Hauser.

Flottant dans un costume marron à rayures, c'était un petit vieillard trotinant et trébuchant, aux bras trop courts perdus dans les manches, au visage tout en broussaille blanche. Il broussaillait des cheveux, des sourcils, des moustaches et de la barbe.

Traitant avec une égale compétence d'histoire économique, diplomatique ou religieuse, il était, je pense, l'un des derniers grands historiens humanistes, chez qui maîtrise des langues, science des sources et des archives, érudition, culture, finesse du jugement se mettaient au service d'une exceptionnelle force de synthèse. Il consacrait une heure à la Réforme mais il traitait aussi des débuts de la III^e République, avec une sorte d'intimité car il avait des souvenirs de l'autre siècle.

Pareil sujet était plus proche du moment d'alors, où l'histoire brûlait les étapes. J'appris un matin, dans le journal, que le gouvernement mobilisait le premier contingent de la classe 40 : j'étais né un 27 janvier. L'écrit des certificats avait déjà eu lieu. Je dus presser Hauser, qui ne semblait pas sensible à la précipitation des événements, de me faire passer un oral dont mes condisciples, plus jeunes, devaient être, peu après, dispensés.[...]